

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 41 (1908)  
**Heft:** 6

**Buchbesprechung:** Théologie

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 04.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# BULLETIN

---

## THÉOLOGIE

---

LOUIS GOUMAZ. — QU'EST-CE QUE LE CHRISTIANISME ?  
RÉFLEXIONS D'UN PASTEUR LAÏQUE <sup>1</sup>.

Qu'est-ce que le christianisme ? quelle est l'essence du christianisme ? La question est à l'ordre du jour et mérite de l'être, quand on songe à la multiplicité et à la diversité des croyances, des rites, des mœurs, des sentiments et des institutions que ce même terme de christianisme a recouverts pendant vingt siècles et recouvre encore aujourd'hui. Qu'y a-t-il de commun et y a-t-il quelque chose de commun dans ces divers types de piété que représentent un ritualiste anglican, une brigadière de l'armée du salut, un Chartreux, un moujik russe prosterné devant ses icônes, un chrétien social à la Wilfred Monod, un brigand napolitain promettant un cierge à la madone en cas de bon coup, un darbyste et un frère morave, sans parler de bien d'autres types d'une piété qui prétend être chrétienne, [puisque leur possesseurs se donnent comme chrétiens ?

Mais, pour déterminer l'essence du christianisme, quelle méthode choisir ? La question est plus difficile qu'il ne semble, et peut-être M. Goumaz n'a-t-il pas suffisamment vu cette difficulté, quand, dès les premières pages de son introduction (p. 20) il pose la thèse que le christianisme se confond avec la personne du Christ, et conclut, à la fin de son volume, que le christianisme est dans son essence « une union de l'humain et du divin réalisée objectivement en Jésus-Christ. » (p. 248.) Est-il bien exact d'identifier le chris-

<sup>1</sup> Un vol. in-12 de 254 pages. Nyon 1908.

tianisme, qui est une religion, avec le Christ, qui est une personne ?

Dira-t-on que je fais à M. Goumaz et à beaucoup de christocentriques qui s'expriment comme lui, une querelle de mots, presque une querelle d'allemand, et qu'il nous faut comprendre sa définition du christianisme comme suit : le christianisme, considéré dans son essence, est une religion qui vise à réaliser dans toute âme d'homme l'union de l'humain et du divin réalisée objectivement en Jésus-Christ. Mais, même sous cette forme claire et précise, la définition de l'essence du christianisme nous paraît incomplète, parce qu'elle laisse de côté un élément qui est au premier plan dans l'œuvre du Christ : la notion du royaume de Dieu. A la lumière de cette notion, la définition ci-dessus nous apparaît trop exclusivement individualiste et religieuse, pas assez morale et sociale. Aussi bien un individu qui, selon la méthode du quiétisme, arriverait à se sentir en parfaite communion filiale avec Dieu, ne serait pas encore un disciple authentique du Christ. L'union des fils de Dieu, l'organisation de l'humanité en un royaume de Dieu est un élément trop essentiel de la pensée du Christ et de l'idéal chrétien pour qu'on puisse en faire abstraction dans une définition de l'essence du christianisme.

Remarquez bien qu'avec tout cela je n'ai pas touché à la question de méthode. Pour déterminer l'essence du christianisme, faut-il partir de tout ce que l'histoire embrasse sous ce nom, ou ne considérer que la pensée, l'œuvre, la personne du Christ ? Faut-il n'étudier le fleuve qu'à sa source, ou l'envisager dans tout son cours, avec tous les affluents qui sont venus et le troubler et l'élargir ? L'abbé Loisy a reproché à Harnack, et il reprocherait aussi à M. Goumaz de ne s'être penché que vers la source du fleuve et d'avoir délibérément négligé le reste. Je n'examine pas la question, dont l'examen nous entraînerait trop loin. Mais il aurait été bon que M. Goumaz l'examinât, car elle en vaut la peine pour qui veut déterminer l'essence du christianisme.

\* \* \*

Le problème étant posé comme M. Goumaz l'a posé, voyons, non pas comme il l'a résolu, puisque nous venons d'examiner sa solution, mais comment il s'est acheminé à celle-ci. Bien qu'il ait rattaché l'exposition de son point de vue personnel à l'analyse critique de trois ouvrages différents : *La personne et l'œuvre de Jésus* par le professeur Henri Bois ; *Le fait du Christ* du révérend Car-

negie Simpson, et *La philosophie de l'effort* de M. Armand Sabatier, l'enchaînement des idées est bien marqué et le volume ne manque pas d'unité. Il est écrit en une langue claire, nerveuse, compréhensible à toute personne cultivée, où la rigueur de la discussion est vivifiée par la chaleur d'une foi enthousiaste et joyeuse dans la vérité du christianisme. Sa lecture ne fait pas qu'éclairer, elle réchauffe. Peut-être bien que, parfois, dans l'ardeur de ses convictions, M. Goumaz fait l'effet d'avoir découvert à nouveau l'Amérique, mais cela tient sans doute à ce que ses idées théologiques sont devenues chez lui des convictions vraiment personnelles, et à ce qu'il manquait de points de comparaison en nombre suffisant dans la théologie moderne. C'est sans doute aussi à cette même ardeur de conviction qu'il faut attribuer la confiance parfois excessive qu'il a dans la valeur de telle ou telle de ses thèses, par exemple, quand, pour appuyer sa conception moniste de la personne de Jésus-Christ, il écrit (p. 115) ces mots : « Nous nous réclamons non pas d'un à priori discutable, mais d'un à posteriori que nul n'est en droit de révoquer : l'expérience religieuse de Jésus, ou plus exactement le phénomène psychologique en vertu duquel Jésus est l'Homme-Dieu. » Or, il nous paraît évident, tout moniste que nous soyons avec M. Goumaz, que l'affirmation ci-dessus est une affirmation de la foi chrétienne et non une affirmation scientifique *que nul n'est en droit de révoquer*. Le fait est qu'elle est révoquée par tous ceux qui ne sont pas chrétiens.

Le volume de M. Goumaz n'en constitue pas moins une utile contribution à l'étude du problème de l'essence du christianisme, et nous l'en félicitons et remercions cordialement. Sur nombre de points nous pensons depuis longtemps comme l'auteur. Si nous ne les relevons pas ici, et préférons plutôt signaler deux ou trois de ceux où nous divergeons, c'est que nos réserves et nos critiques, mieux qu'une approbation toute générale et banale, montreront à notre ancien élève l'estime dans laquelle nous tenons son travail.

\* \* \*

Dans sa critique de la méthode par trop aprioristique de M. Bois, nous sommes avec M. Goumaz, mais nous ne le sommes plus, quand, voulant déterminer le Christ de l'histoire, il combat la notion de sainteté, par laquelle le définit M. Bois et veut substituer à sa place celle de filialité divine, *comme étant plus constatable historiquement*. Sans doute, M. Goumaz a beau jeu de faire

voir qu'on ne peut pas démontrer la sainteté d'un homme quelconque, encore moins celle d'une personnalité qui a vécu il y a vingt siècles, et sur laquelle, somme toute, on possède peu de renseignements, même en admettant l'exactitude historique des synoptiques. Mais combien moins la filialité divine de Jésus-Christ ! La vie morale d'un être humain, elle, se manifeste dans et par les rapports qu'il soutient avec ses semblables ainsi qu'avec les biens et les maux de ce monde. Sa vie religieuse, c'est-à-dire son rapport avec Dieu, est quelque chose de tout à fait intime, qui n'est perceptible que pour le porteur de cette vie.

Tout l'effort de M. Goumaz tend à montrer que Dieu et l'homme sont d'une même essence, l'esprit, ce dont sont pleinement convaincus depuis longtemps tous les chrétiens pensant que l'homme a été créé à l'image de Dieu et prenant au sérieux cette expression. A ce point de vue, Jésus est de la même famille que nous, seulement il a réalisé pleinement ce caractère de Fils de Dieu dont nous portons tous la virtualité. Dès lors, ce n'est pas ce caractère qui le distingue de nous, mais plutôt cette sainteté (très justement définie p. 48), qui lui a permis de réaliser cette filialité divine et d'en prendre pleinement conscience. Il me paraît, du reste, peu psychologique d'opposer ainsi la sainteté et la filialité divine du Christ. La vie religieuse et la vie morale s'appellent, s'impliquent et se soutiennent mutuellement. Ce n'est que parce qu'il a été saint que Jésus a pu faire l'expérience parfaite de la paternité de Dieu, et c'est parce qu'il a vécu dans une communion constante avec Dieu qu'il a pu triompher de toutes les tentations. Entre son expérience religieuse et son expérience morale, il y a eu sans cesse action et réaction, de sorte qu'il est difficile de dire laquelle des deux a été le *prius*. Mais s'il faut choisir, je dirai que, pour le Christ, c'est l'expérience morale qui a été la première. C'est parce qu'il a été obéissant jusqu'à la mort même de la croix, qu'il a pu faire pleinement l'expérience de l'amour paternel de Dieu.

D'autre part, et ici je suis de nouveau d'accord avec M. Goumaz contre M. Bois, quand il s'agit de caractériser l'œuvre de Jésus, je dis qu'elle est d'abord d'ordre religieux, et, en second lieu seulement, d'ordre moral. Cette connaissance expérimentale de Dieu comme Père que Jésus a conquise de haute lutte, sur la voie douloureuse de l'obéissance, il la communique à ceux qui ont confiance en lui. Et alors, chez les disciples, c'est la foi dans

l'amour du Père, c'est la vie religieuse éclore dans la communion du Christ, qui leur ouvre les sources d'une vie morale plus pure et plus féconde.

\* \* \*

Il est une autre thèse de l'auteur qui nous paraît également et même plus sujette à caution, c'est celle qui affirme (p. 212 et suivantes) que Dieu n'a pas prévu le péché, et, d'une manière générale, le mal. Comment? voilà un Dieu qui appelle un germe à évoluer: le premier stade de cette évolution est inconscient et produit des errements de nature physique et biologique dont M. Goumaz reconnaît la douloureuse réalité, et Dieu n'en aurait pas prévu, sinon la nécessité, du moins la possibilité! Le second stade de cette évolution voit apparaître des êtres conscients doués de libre arbitre, ceux-là mêmes qui sont appelés à devenir des fils de Dieu. Et Dieu n'aurait pas prévu, pour ces êtres appelés à faire acte de libre arbitre des centaines de fois dans leur vie, la possibilité et même la probabilité de désobéir quelquefois à la loi morale! A ce compte-là, l'homme serait plus intelligent que Dieu, parce que lui trouverait extrêmement improbable que dix êtres doués de libre arbitre se prononcent régulièrement, dans tous les cas à option, pour le devoir contre le désir, et que lui, homme, parierait à coup sûr que les actes d'obéissance et de désobéissance se mélangeront dans des proportions variables selon les individus.

Une dernière critique, enfin, qui s'adresse non seulement à M. Goumaz, mais à beaucoup de théologiens et pasteurs chrétiens. Il écrit (p. 231): « La puissance du péché a été brisée par Jésus-Christ, qui a mis l'homme en communion avec Dieu. » Plus j'avance dans la vie, plus je connais les hommes et moi-même, plus je trouve que, sous cette forme, cette phrase-là est un cliché et un cliché inexact. En fait, l'histoire nous montre: 1° que le péché exerce encore des ravages terribles, même dans les pays soumis à l'influence de l'Evangile; 2° qu'il n'y a guères de chrétiens parfaits, — s'il y en a, — et que la quasi unanimité des chrétiens sincères doivent reconnaître avec tristesse et humilité que le péché a encore beaucoup de pouvoir sur eux. Que le Christ ait mis la cognée à la racine de l'arbre de la puissance du mal, et que celui-ci finira par tomber sous ses coups et ceux de ses disciples, d'accord; mais hélas! l'arbre tient encore bon, et il n'est pas près de se rompre.

Ces observations montreront à M. Goumaz que si nous avons dû tarder à lire son travail et à le présenter aux lecteurs de cette revue, nous l'avons lu attentivement et que nous le leur recommandons en connaissance de cause.

L. E.

---

Dr H. EDLER VON HOFFMANN. — DIE URFORM DER DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE <sup>1</sup>.

La *Deutsche Zeitschrift für Kirchenrecht*, dont on peut acheter les cahiers séparés (Tübingen, Mohr), publie, dans son volume XVIII (1908), cahier 3, pages 315-348, un travail documenté du Dr H. Edler von Hoffmann, professeur à l'Académie royale de Posen.

L'auteur, qui a déjà écrit en 1902 un livre sur la Constitution ecclésiastique des Réformés de Hollande (*Das Kirchenverfassungsrecht der niederländischen Reformierten bis zum Beginn der Dordrechter Nationalsynode von 1618-19*, Tübingen, Mohr; voir l'approbation que lui donne, entre autres, le Bulletin de la Société d'Histoire du protestantisme français, LII, 173), étudie maintenant la Discipline des Eglises réformées de France (*Die Urform der Discipline ecclésiastique*) et en recherche le texte original, qui, dans les Actes du Synode de 1559, a été remplacé par un texte dérivé. M. von Hoffmann a soumis les sources à la critique la plus sagace, en a coordonné les éléments, et a reconstitué le texte français de cette Discipline.

Tous les amis de l'histoire de France voudront lire ce travail qui, dit l'auteur lui même, un réformé convaincu, intéresse la plupart des Eglises protestantes, vu que les principes posés par cet antique document se retrouvent dans la plupart des constitutions, tant celles des Eglises presbytériennes que celles des Eglises d'Etat.

M.-S.

<sup>1</sup> Tübingen, Mohr, 1908.